

ment. Peu à peu la figure exsangue s'était colorée d'une vague rougeur. Les mains qui traînaient inertes sur les couvertures, étaient prises de ce mouvement convulsif que les médecins appellent carphologie. Elles battaient automatiquement les draps, et les droigts, agités de secousses nerveuses, tantôt appréhendaient, tantôt repoussaient d'invisibles objets que paraissait suivre le regard atone filtré d'entre les paupières mi-closes.

Les médecins s'étaient penchés sur la malade et interrogeaient anxieusement son visage.

Lentement, avec effort, les paupières s'écartèrent. La prunelle apparut, mais fixe, arrêtée sur un point indécis qui n'était ni sur le lit ni au delà.

Puis les lèvres s'agitèrent. Un sourire, ou plutôt une contraction les plissa, et le visage garda, quelques minutes encore, son immobilité cruelle.

Enfin, la tête oscilla à droite et à gauche, puis se reposa sur l'oreiller. Le regard s'alluma dans la pupille et Aliette et Dina virent donc que c'était à elles que venait ce regard. Des larmes montèrent dans leurs propres yeux, et Dina, sans oser y croire, demanda :

— Est-ce que tu veux nous parler, Germaine ?

— Est-ce que tu nous vois ?

Un sourire qui n'était pas une grimace, cette fois, se joua sur ses lèvres moins blanches de la malade. Elle répondit paisiblement :

— Bien sûr que je vous vois toutes les deux. Qu'est-ce que vous avez à me regarder ainsi ?

Les deux jeunes filles n'hésitèrent plus. Avec un même cri, elles se jetèrent sur le lit et couvrirent l'enfant de baisers.

Mme Ferreix aussi s'était rapprochée et, penchée sur Germaine, elle pleurait d'attendrissement et de joie.

Les médecins étaient ahuris. Respectueusement, ils écartèrent les trois dames et, à leur tour, examinèrent la malade.

— Comment allez-vous, mademoiselle ? demanda M. Lebard, qui connaissait l'enfant depuis longtemps.

— Ah ! c'est vous, docteur ? fit la jeune fille avec un sourire de bienvenue. — Pourquoi êtes-vous ici ? J'ai donc été malade ?

— Malade, non, répondit le praticien sur le ton de la gaieté, — mais indisposée. Vous avez eu un assez long évanouissement.

Ce disant, il avait pris une des mains de Germaine, dont il tâta le pouls, démasquant peu à peu la présence de son confrère de Morlaix.

A la vue de celui-ci, l'orpheline parut intimidée et chercha à retirer sa main gauche, qu'il avait prise lui aussi.

— Allons ! — fit-il, — tout va comme par enchantement. Le pouls se ranime. Je crois qu'il n'y a plus lieu d'avoir des inquiétudes.

Et, s'éloignant du lit, il s'approcha du groupe formé par Kerjan et les deux cousins.

— Tous mes compliments, monsieur — dit-il, sans ironie, cette fois — c'est une véritable résurrection. Serais-je indiscret en vous demandant votre recette ?

— Pas le moins du monde, monsieur — répliqua l'hôtelier. — Au reste, vous avez cette recette. Je l'ai mise aux mains de M. le Dr Lebard.

Cependant Germaine s'était tout à fait ranimée et, se soulevant sur sa couche, elle s'y était mise sur son séant, dévisageant l'entourage.

— Ah ! ça, — fit-elle en riant, — voilà beaucoup de monde ici ! Que m'est-il donc arrivé ? Est-ce que j'ai failli mourir ?

De la tête et de la main, elle envoyait d'amicales salutations à Kerjan, à Lebreton, à Johnson, immobiles et muets.

— Hé ! ma chère petite cousine, — dit alors Lucien, s'approchant du lit à son tour, — il est certain que vous nous avez donné de l'inquiétude.

L'orpheline considéra son parent avec une sorte de stupeur. Le sourire s'effaça de ses lèvres ; une vive anxiété remonta dans son regard.

Elle quitta des yeux Lucien et parut chercher autour d'elle.

Tout à coup, on vit ses paupières s'écarter démesurément, les pupilles dilatées exprimèrent une indicible

terreur ; son bras s'étendit, désignant M. de Myriès à l'attention de tous. Et, comme une masse, elle retomba sur l'oreiller, privée de sentiment.

— Allons ! bon ! voilà que ça recommence ! fit à demi-voix Lucien avec un haussement d'épaules impertinent.

Le Dr Lebard s'était élancé vers la malade et avait appelé son confrère de Morlaix. Ce dernier avait grommelé entre ses dents :

— Voici ce qu'il fallait craindre ! C'était à prévoir. Et il jeta un regard dédaigneux à Kerjan.

Mais l'hôtelier était paisible. Il se contenta de montrer le verre encore à moitié plein.

— Ce n'est rien, dit-il. Mettez une simple compresse sur le front. Il n'y paraîtra plus dans un instant.

Machinalement les deux hommes de science obéirent. L'effet annoncé par Kerjan se produisit. Pour la seconde fois Germaine se ranima. Mais elle recouvra sur le champ la conscience et le souvenir.

Comme la première fois, ses yeux interrogèrent son entourage avec une sorte de contrainte et, rassurée sans doute de n'avoir point vu l'objet qui l'effrayait, elle murmura à voix basse :

— Il n'est plus là !

En effet, M. de Myriès s'était rejeté dans l'ombre. Il avait pu voir les yeux de Colomban et de Bertrand fixés implacablement sur lui.

Mais Lucien, lui aussi, avait suivi du regard toute la scène muette.

Les médecins avaient demandé à Mme Ferreix qu'on laissât la malade en repos. Déjà les deux cousins avaient compris que leur présence était inutile, qu'elle pouvait même devenir gênante, et Bertrand de Pengoaz avait de nouveau pris Kerjan dans ses bras herculéens.

Mais M. Ferreix s'opposa à une seconde expérience d'un tour de force surhumain.

— Messieurs, — dit-il, — j'ai donné l'ordre de ne point dételé. La voiture est en bas. Elle vous reportera à Saint-Efflam.

Avant de quitter la chambre, Kerjan s'inclina devant les médecins.

— Messieurs, — je vous prie de vous rappeler que je ne suis qu'un hôtelier et que l'on vante même, à bon droit, la cuisine de ma maison. C'est vous dire que je serai honoré de vous mettre à même de la goûter, et si monsieur, — ajouta-t-il en désignant l'Esculape morlaisien, — consent à descendre sous mon toit, je me croirai payé par cette unique faveur.

Les deux hommes remercièrent sans morgue, et l'invité dit en tendant la main :

— J'accepte, monsieur Kerjan, ne fût-ce que pour vous témoigner mon estime et le cas que je fais de votre trop grande modestie.

L'instant d'après, Yves reposait sur les coussins du break, soutenu par Bertie Johnson.

Au moment où Lebreton, à son tour, mettait son pied sur le bord de la voiture, une main toucha son coude.

— C'est aujourd'hui, monsieur, que vous nous avez donné rendez-vous sur la route de Toul-au-Héry ?

— C'est aujourd'hui, en effet, monsieur.

— Et le rendez-vous tient toujours ?

— Toujours.

— C'est qu'il est un peu tard pour nous rencontrer. Je vous propose de le remettre à demain.

— Soit, monsieur — répliqua Colomban après avoir consulté Bertrand du regard. Fixez vous-même l'heure et le lieu.

— Eh bien ! demain à trois heures, au pied des ruines de Rosmeur.

— De Rosmeur ! — scanda Lebreton, dont le regard acéré fouilla l'âme de son interlocuteur. — Cela nous convient à merveille.

Le cocher avait saisi les rênes et s'appretait à lancer les chevaux. Lucien eut un dernier mot de défi à son adversaire :

— Monsieur, dit-il, vous êtes notre ennemi. Il y a longtemps que je le sais, et c'est une lutte à mort entre nous. Vous nous haïssez aussi, n'est-ce pas ?

— Mortellement, répliqua Lebreton avec un effrayant regard.

La voiture s'ébranla, emportant les trois visiteurs. Debout, sur la première marche du perron, Lucien la regarda s'éloigner.

Puis, quand elle eut tourné le portail au bout de l'avenue, il tendit le poing dans un geste de menace, en murmurant :

— Oui, mortellement ! Qui de nous tuera l'autre ?

Il se tut, rappelé au sentiment de son imprudence. Une fenêtre venait de se fermer derrière lui. Quelqu'un avait entendu son dernier mot.

IV

LA POINTE DE FLÈCHE

C'était Dina qui avait fermé la fenêtre.

Ce geste, cette parole, qu'elle venait de surprendre, ne lui apprenaient rien. Depuis longtemps elle savait à quoi s'en tenir au sujet de la haine profonde existant entre les Myriès et les deux cousins. Sa clairvoyance avait deviné que là gisait le secret terrible qui rendait Colomban muet et faisait passer dans ses prunelles de si terrifiants reflets.

Elle avait rapproché et comparé les données de sa propre expérience, et tout tendait aux mêmes réflexions.

D'abord l'épisode de la flèche empoisonnée, la terreur folle qu'avait ressentie et laissé voir M. de Myriès que ne pouvait justifier le péril hypothétique couru par elle-même, Dina, dans ce salon où pendait la dangereuse panoplie.

Puis, c'était ce dîner chez elle, ce dîner où Bertrand de Pengoaz, le faux Bertie Johnson, avait montré des photographies de parents à lui, au nombre desquelles se trouvait le portrait de Blanche formellement reconnue par Germaine, par Mme Ferreix, par Aliette, par elle-même.

C'était enfin cette maladie soudaine et terrible de Germaine, cette commotion cérébrale, suivie d'évanouissement, précédée de ce cri inexplicable dans lequel l'orpheline accusait M. de Myriès de la mort de sa sœur. Puis, après la quasi-résurrection de l'enfant malade, cette rechute momentanée, provoquée par la vue de l'homme néfaste, — et cette parole murmurée à voix basse, pleine de significations mystérieuses et accusatrices : " Il n'est plus là. "

Car Dina avait vu tout cela. Son regard n'avait rien perdu de ce drame des visages et des consciences.

Maintenant, elle savait que la lutte était engagée et que, dans cette lutte mortelle, ainsi que l'avait dit Lucien, devaient vaincre ou succomber Bertrand de Pengoaz, aimé par Aliette, et Colomban de Rosmeur qu'elle aimait, elle.

Or, elle voulait que la victoire fût pour eux.

Ce n'était point une fille molle et sans décision, prompte aux découragements et aux larmes. La nature lui avait donné un tempérament de guerrière. Dina avait mis en elle une âme d'héroïne. Elle était prête à la bataille.

Mais, si son amour plaidait la cause de Colomban, sa fière conscience, lui ordonnait de connaître toute la vérité.

Elle voulait être éclairée avant de prendre une décision. Elle voulait peser tous les motifs qui détermineraient sa volonté.

Or, comment pouvait-elle la connaître, cette vérité redoutable ?

A qui demanderait-elle le flambeau nécessaire pour éclairer sa route ?

Et le lendemain, — elle venait de l'apprendre par hasard, — devait avoir lieu entre les deux cousins et leurs adversaires une rencontre décisive, qu'elle prévoyait pleine de menaces pour l'homme qu'elle aimait. Vingt-quatre heures à peine la séparaient de ce redoutable événement.

Oh ! savoir, savoir ! Connaître toute la vérité pour se déterminer avec droiture et loyauté ! Comment pourrait-elle savoir ?

Soudain une idée l'envahit qui éclaira brusquement son esprit.